"L'Advertiser."

Journal Officiel de la Paroisse Lafayette.

Publié par Wm. B. Bailey.

Vermillonville, Samedi, Juillet 10 1869

Prix de l'abonnement—Pour un an, $4 payables d'avance, ou bien $5 payables à l'expiration des trois premiers mois de l'abonnement.

Prix des Annonces.—Par carré de dix lignes ou moins, pour la première insertion, $1 50 ; Par carré de chaque publication subséquente, 75cts.

Les annonces et les avis sont payables comptant à moins de stipulations contraires de gré à gré avec l'Editeur.

La publication des cartes en général y compris l'abonnement au journal, est pour un an, $12 00.

La publication des avis et des annonces sera continuée jusqu'à reception de contre-ordre des parties intéressées.

Tous avis judiciaires seront payables le dernier jour de la publication, ou le jour de la vente.

Les personnes ci-dessous nommées sont [illegible] agents de notre feuille dans et pour la Paroisse Lafayette :

[illegible] Abadie,	Carancro.
[illegible] Broussard,	Queue Tortue.
[illegible] Broussard,	Cote Gêlée.
[illegible] Roy,	Royville.

REVUE DE LA SEMAINE.

Curieuse phase que celle que traversent actuellement les Etats-Unis! Phase hybride, sans caractère et sans nom. Le gouvernement de Grant, duquel on attendait tant de réformes et de progrès, est indéfinissable, comme la nullité et l'effacement. Il n'est pas suffisamment civil ni [illegible] militaire : c'est quelque chose d'[illegible]e et de bâtard qui semble procéder de l'attente et de l'incertitude ; c'est un gouvernement de transition qui marche sans but et sans voie, comme un navire sans boussole. C'est qu'il lui manque ce qui manquera presque toujours aux gouvernants sortis du sein des passions dans un jour d'orage et portés au pouvoir comme un objet flottant par l'aveugle vague populaire : il lui manque la grande [illegible] des principes, l'intelligence des [illegible] la pratique des affaires, et, par-dessus tout, l'idée politique et l'esprit na[illegible]

L[illegible] dont la médiocre et vulgaire intelligence était éclairée par un certain bon [illegible] avait du sentiment national ; dans [illegible]cipe, il n'était pas entièrement dominé par l'esprit de parti ou l'esprit sec[illegible] Il a fait des efforts pour rapprocher les deux sections en lutte et pour [illegible] conciliation entre elles. Les [illegible] de part et d'autres, il n'eût point [illegible] à éterniser l'état de guerre par l'occupation militaire et l'ostracisme qui [illegible] encore dans le Sud au profit [illegible] aventuriers et des industriels [illegible] du Nord. Bien différemment [illegible] président actuel ; comme tous les [illegible] sans caractère et sans volonté, il [illegible] merci de son entourage, il s'est fait le président de son parti et non de son pays. Il en résulte qu'il n'a pas de politique, encore moins d'esprit national et que le pays se trouve sans guide et sans mission. Alors que tous les peuples civilisés marchent vers un but, vers la réalisation d'une idée, guidés qu'ils sont par l'amour du progrès et de la justice, quel rôle moral prennent les Etats-Unis dans la grande avenue du monde? Aucun. A l'intérieur, ils font de la politique un agiotage de places ; à l'extérieur, ils tergiversent et se rendent ridicules. En ce moment, on flotte dans le laisser faire. Le champ de l'initiative n'est pourtant pas restreint. Tout gouvernement digne de ce nom saurait agir et trouver la solution des grandes questions du jour : la restauration du Sud, le retour de l'harmonie entre les deux sections, le rétablissement du crédit national, le différend de l'*Alabama*, la question cubaine et l'application d'un principe unique à l'égard des noirs, du Nord comme du Sud, sont des questions importantes à résoudre et qui demandent l'action énergique et puissante d'un politique, d'un homme d'Etat accompli.

Au lieu de se livrer à cette activité officielle dont l'exemple serait déjà un bienfait inappréciable pour un peuple démoralisé, que fait Grant, que font ses ministres? Ils se donnent la tâche laborieuse de déplacer des employés et d'en placer d'autres. Leur existence officielle se consume ainsi dans les mutations de subalternes, comme le cerveau de Grant se consume dans les mutations nicotineuses de son incessant cigare. Du temps de sa présidence, Pierce a été surnommée le Pauvre Pierce : il y a tout lieu de croire que ce soubriquet sera plus justement appliqué à Grant. Voyant à combien [illegible] l'expose son intelligence politique, le Président semble avoir résolu de ne plus agir aucunement. Il ne répond [illegible] à l'Angleterre qui lui demande compte des provocations lancées de son aveu par le Sénat, et donne raison à l'Espagne contre les Cubains, après avoir encouragé ceux-ci à la révolte.

L'ex-président Johnson, qui malheureusement pour lui n'a pas laissé son intempérance de langage à la Maison-Blanche, aurait pu se dispenser de la diatribe personnelle à laquelle il vient de se livrer dans un discours contre son successeur. Il n'était pas nécessaire à M. Johnson, pour réhabiliter son administration, de s'en prendre aux défauts individuels du Président actuel ; il eut suffi de passer sa politique en revue. La comparaison eut été plus éloquente que des injures débitées du haut d'un balcon d'hôtel et ressemblant à une provocation préméditée.

La question du travail est encore un des sujets qui devraient occuper l'attention du gouvernement fédéral s'il avait la moindre sollicitude pour les intérêts nationaux. On commence à souffrir sensiblement au Sud de la rareté de la main-d'œuvre. Malgré une certaine docilité au travail, les nègres ne peuvent pas répondre aux besoins de la culture ; ils sont insuffisants comme action productrice. Le nombre des travailleurs a diminué de beaucoup depuis la guerre, autrement dire l'affranchissement. Les femmes et les enfants ne travaillent plus et la mortalité frappe les hommes dans une effrayante proportion, comparativement à ce qu'elle était avant la guerre. Puis, avec la liberté, beaucoup de nègres ont trouvé la paresse ils ne travaillent qu'au jour de la nécessité et, la nécessité satisfaite, ils retournent à leur indolence. Cet état de chose apporte une telle déperdition dans le travail qu'il n'y a pas au Sud un tiers du sol autrefois cultivé qui soit actuellement exploité. L'agriculture étant la vraie source des richesses d'un pays, il conviendrait que le gouvernement fédéral s'occupât de combler les lacunes. L'immigration européenne offre au Sud peu d'espoir de recruter des travailleurs. A tort ou à raison, le courant migratoire d'Allemagne ou d'Irlande reste fermement tourné vers l'Ouest et d'autres régions que la nôtre. C'est vers l'Asie que le gouvernement devrait tourner les regards à l'effet d'ouvrir une de travailleurs agricoles pour le Sud. Les Asiatiques conviendraient d'autant plus qu'ils sont acclimatés d'avance et qu'ils connaissent la culture cotonnière, sucrière, etc.

La hausse constante des sucres et des cotons sollicite les entreprises et les capitaux ; c'est le fond qui manque le moins, il ne faut que des bras pour développer à l'infini les richesses de notre section.

Les nouvelles d'Europe montrent le stock de coton comme très-faible en Angleterre : environ 200,000 balles, dont 50,000 d'Amérique. Cette exiguité relative a déjà fait monter les prix des qualités supérieures, et comme on sait que les sources exotiques donneront peu à la consommation européenne et que les prix monteront ou se maintiendront, les planteurs du Sud sont disposés à étendre plus que jamais leur champ de coton, si on leur amène des travailleurs.—*Renaissance Louisianaise.*

Talma, Kemble et Moliere.

Voici trois grands noms qui ne semblaient guère destinés à se rencontrer jamais, trois illustrations du théâtre que le hasard rapprocha un jour d'une manière assez originale. Le hasard est un malin drôle qui se plaît aux rapprochements les plus bizarres. Le fait suivant est l'une de ses combinaisons les plus ingénieuses.

Sous l'empire, Talma avait un neveu ; ce neveu servait, mais les armes sont journalières ; en Espagne, il fut pris par les Anglais et envoyé sur ces pontons qui ont devoré tant de nos malheureux compatriotes.

D'abord il supporta assez bien son sort, puis il finit par le prendre en ennui. A force de songer, il se dit un jour :—

—Parbleu! mon oncle prétend que les artiste se tiennent par la main ; il m'a parlé d'un acteur anglais qui s'appelait Kemble : j'ai bien envie de lui écrire que je suis le neveu de Talma.

Et notre jeune homme enchanté de son idée, prend la plume et adresse son épitre à M. Kemble. Courrier par courrier, il reçoit de l'argent ; un échange se fait, et Kemble obtient que le neveu de Talma y soit compris. L'empire marchait toujours, et les communications étant interrompues, Talma restait débiteur de son confrère d'outre-mer. Enfin 1814 arrive, et avec lui Kemble reçoit à son tour et le remboursement de ses avances et l'expression de la reconnaissance de toute une famille. Kemble vient en France, et Talma, ce grand artiste, lui fait l'accueil qu'il méritait. La présence d'un homme de ce mérite ne pouvait se passer d'une réunion.

Un dîner est offert à Kemble, dîner dans lequel se trouvaient tous les artistes d'un théâtre si fertile alors en grands talents. On fit à Kemble les honneurs du repas. On lui parla de Shakspeare ; puis la conversation tomba sur Corneille, Racine, Voltaire et Crébillon. Michot n'avait encore rien dit ; enfin la patience lui échappa, et se tournant vers Kemble, il s'écria :

—Mais, monsieur, au milieu de nos grands poètes français, vous oubliez Molière!

—Molière! monsieur, répondit Kemble, mais Molière n'est pas Français!

—Comment! Molière n'est pas Français!

Et Michot bondit sur sa chaise.

—Non, monsieur, reprit Kemble avec sangfroid et son jargon britannique. Un jour Dieu se dit : "Il faut que je crée un homme qui fera rire en disant la vérité, et jettera sur la scène un reflet de la société." Alors il fit Molière ; puis, le tenant entre ses mains, il le laissa tomber sur la terre, et le hasard voulut que, dans le mouvement de la rotation du globe, la France se trouvât précisément audessus de l'endroit où était Dieu ; mais Molière aurait pu aussi bien tomber chez-nous, ou en Italie, ou en Espagne, ou en Allemagne. Molière n'est pas Français, c'est un homme de tous les pays.

Ainsi, même au dire des Anglais, Molière est un auteur cosmopolite, un railleur de tous les pays, un flagellateur multiple, et le hasard se trouve cette fois encore de moitié avec Dieu dans la nationalité du poète français.

Dernières Nouvelles.

La session du Corps législatif français a été ouverte lundi, non par l'Empereur, comme c'était l'usage, mais par le vice-empereur Rouher. Est-ce colère ou dédain de la part de Napoléon III, ou a-t-il voulu s'effacer et inaugurer la responsabilité ministérielle? M. Rouher a dit aux députés qu'ils n'étaient convoqués que pour la vérification de leurs pouvoirs et que le gouvernement prendrait son temps pour préparer des projets de loi conformes aux vœux du pays. Rochefort a été condamné à trois ans d'emprisonnement, trois ans de privation des droits civils et 3,000 francs d'amende. Cet arrêt sera pour le rédacteur de la *Lanterne* une nouvelle réclame électorale ; il sera probablement porté comme candidat dans une circonscription qui aura fait double emploi et relevé de sa condamnation par le suffrage universel qui jadis a absous l'auteur du Deux Décembre. M. J.-Q. Warren, citoyen américain, arrête et maltraité par des agents de police dans les troubles électoraux de Paris, réclame des dommages intérêts par l'intermédiaire du ministre Washburne.

Un grand meeting a été tenu à Dublin pour la mise en liberté des prisonniers féniens.

Le capitaine-général de Rodas a félicité les volontaires de Cuba et a formulé son programme en ces termes : "Espagne, Justice, Moralité." Les insurgés ont capturé la garnison de Sabana Nueva, près de Puerto Principe.

Une révolution a éclaté le 14 juin à Montévideo et dans l'Assomption.

Des poursuites sont dirigées à New York contre le général de Goicoura et les colonels Ryan et Pryor, ce dernier ex général confére. Il sont accusés de complicité dans les expeditions flibustières organisées en faveur de l'insurrection cubaine.—*L'Avant-Coureur.*

☞ Nous lisons dans le *Propagateur Catholique :*

La semaine dernière, le jeudi, 24 juin, le Couvent des Sœurs de St. Joseph, encoignure St Philippe et Johnson, a été le théâtre d'un double attentat : violation de domicile et atteinte à la liberté personnelle. Ce jour là, environ à deux heures P. M., une novice a été demandée au parloir par deux dames, qui étaient sa sœur et sa cousine. La novice se rendit au parloir, accompagnée d'une autre sœur. Ses parentes la pressèrent de retourner dans sa famille. Elle leur dit qu'ayant eu depuis longtemps le désir d'entrer en communauté, et étant en âge et en droit de prendre le parti qui lui convenait, (elle a vingt-huit ans,) elle ne pensait pas que personne pût s'opposer à sa détermination ; qu'elle était venue, d'ailleurs, avec le consentement de sa mère, et, que depuis plus d'un an qu'elle était au Couvent, elle n'avait jamais chancelé dans sa résolution. A ce moment, son frère et son beau frère, qui étaient restés en dehors, sont entrés précipitamment, se sont emparés d'elle violemment, et malgré sa résistance et ses cris, l'ont portée avec son costume religieux jusqu'à une voiture qui les attendait à une petite distance, où ils sont entrés avec elle et les deux dames. Il n'y avait à cette heure-là dans les maisons voisines, que quelques femmes et quelques enfants, qui ont crié au secours? mais la voiture, partie au galop, se trouva bientôt hors de vue. Malheureusement, les religieuses dans leur stupeur, n'ont pas pensé à donner immédiatement avis de cet attentat à la police, et ce n'est que le lendemain qu'elles ont fait un *affidavit*. Il est probable que les coupables ont amené leur victime hors de l'Etat, et nous ne savons si la justice pourra les atteindre. Mais il est du devoir de la presse de dénoncer cette brutalité sauvage, et de la livrer à l'indignation publique.

Sympathie pour les rebelles.—On lit dans le *Morning Call* de San Francisco, les observations suivantes au sujet de l'insurrection de Cuba :

"Nous remarquons qu'un grand nombre de meetings ont été organisés dans les principales villes de l'Est, dans le but de sympathiser avec les insurgés cubains, et que, dans presque tout les cas, les promoteurs de ces meetings sont ceux là mêmes qui s'étaient montrés les plus sévères envers les rebelles américains du Sud. Ceci passe notre imagination. Pourquoi les rebelles américains méritaient ils d'être pendus, de perdre leur propriétés et leurs droits de citoyens, tandis qu'au contraire les rebelles cubains ne méritent que des encouragements! Avec quel semblant de logique pouvons nous exiger de l'Angleterre une réparation pour les torts qu'elle nous a fait en accordant aide et protection aux rebelles du Sud, quand nous accordons nous-mêmes aujourd'hui aide et protection aux rebelles de Cuba! Si nous ne faisons plus aucun cas de la justice, nous devrions au moins être conséquents avec nous-mêmes."

Un écho emprunté à la *France ;*

Qui aurait cru qu'il existât encore des bardes? Se fait est certain cependant, et les feuilles anglaises nous apprennent que Thomas graffyd, le plus habile des bardes gallois survivants, vient d'être nommé harpiste de la cour du prince de Galles. Il joue dans la perfection un répertoire de melodies aussi étranges que touchantes qui, transmises de génération en génération, remontent aux origines mêmes de la race galloise.

"Magasins de la Paix!" Ah! très joli, mais avec leurs nouveautés, je crains que ça n'amène la guerre dans les ménages.

Bien Mal Aquis ne Profite Jamais.

Un fils d'Albion, aux favoris d'un blond ardent habillé et ganté irréprochablement, entra samedi dernier dans le magasin d'un des plus riches bijoutiers de Palerme. Bien que s'exprimant en très mauvais italien, il arriva à expliquer qu'il désirait choisir des perles et des diamants pour faire monter une rivière et un collier.

Cette ouverture plaça le joaillier dans l'extase. Il s'empressa de montrer à ce milord les perles les plus belles, les diamans les plus purs. L'Anglais cependant ne trouvait jamais rien d'assez beau. Et le joaillier de chercher toujour dans ses écrins. Après une demi-heure de recherches et de discussions, l'Anglais fit son choix.

Tout en causant, le joaillier mettait en ordre ses boîtes et ses écrins. Machinalement il jette les yeux sur une petite boîte remplie de perles ; il s'aperçut de la disparition d'une grosse perle noire qu'il venait de voir encore quelques minutes auparavant.

—Milord, s'écria le commerçant frappé d'un soupçon subit, tout à l'heure, je vous ai montré une perle d'une grande valeur. Vous l'avez vue n'est-ce pas? Eh bien, elle n'y est plus.

—Qu'est-ce que cela peut me faire? répondit l'Anglais.

—Cela fait, monsieur, que vous ne sortirez pas d'ici, si je ne trouve pas ma perle....

—Cherchez la donc, je ne bouge pas d'ici, riposta l'Anglais avec beaucoup de sangfroid.

Le joaillier, en cherchant la perle, fit signe à un de ses commis, qui alla chercher un inspecteur de police et deux gardes. Quand ce fonctionnaire arriva, la perle n'étant pas trouvée, le joaillier dénonça l'Anglais.

Celui ci pria l'inspecteur de le fouiller avec le plus grand soin possible. L'inspecteur ne se le fit pas dire deux fois. L'Anglais, cependant en retirant sa redingote, fit un mouvement trop brusque, et fit tomber...... un de ses favoris.

—Me voici fixé, dit l'inspecteur, vous ê es un voleur. Où avez vous caché ce que vous avez volé, car je suppose que vous êtes pas borné à prendre une perle seulement....

—Je n'ai rien volé.... Je ne suis pas un voleur, et si j'ai des favoris postiches c'est parce que cela me plait.

Les recherches les plus minutieuses ne donnèrent aucun résultat. L'inspecteur cependant emmena l'Anglais à la préfecture de police. Avant d'arriver, ils passèrent devant une pharmacie. Une idée lumineuse vint à l'esprit de l'inspecteur.

....

Milord avait avale la perle noire, trois perles blanches, quatre beaux diamants et une grande turquoise : une valeur d'une vingtaine de mille francs.

CIRCULAIRE.

Nouvelle-Orléans, 3 juillet 1869.

Aux Planteurs et Producteurs de l'Etat de la Louisiane :

Une Exposition des produits industriels et agricoles aura lieu à Altona, près d'Hombourg, du 27 août au 13 septembre 1869, et le gouvernement prussien y convie, par ses consuls, les citoyens des Etats de l'Union, et aussi le gouvernement de Washington.

M Bruttschnitt, consul du gouvernement allemand en cette ville, m'a demandé, avec l'approbation du Gouverneur de cet Etat, de lui aider dans l'entreprise de représenter à la dite Exposition les ressources agricoles de notre Etat.

Il est d'une importance vitale de faire connaître, quand l'occasion s'en presente, à l'hémisphère oriental, les riches produits de notre sol, afin de développer les grandes ressources agricole et commerciales de notre Etat. Conséquemment j'invite les Planteurs et Producteurs de la Louisiane de participer à l'Exposition ci dessus mentionnée, et d'envoyer au plus tôt, à la Chambre de l'Académie des Sciences, des échantillons de leur produits respectifs, qui, de là seront expédies à Altona, lieu de l'Exposition.

Le temps pour les préparatifs étant court, il est de toute importance que les paquets (qui ne doivent pas excéder 25 livres en poids, et ne doivent pas avoir plus de 2 pieds cubiques en dimension), soient reçus à l'Académie pour le 12 juillet.

Le Bureau d'Emigration a généreusement offert d'aider à cette entreprise, en fournissant gratis les moyens de transport.

Edward Gottheil,
Commissionnaire.

ELLE.

Blonde comme les blés, œil bleu, bouche mignonne,
Main fine, pied cambré, folle comme un enfant ;
Son cœur est pur et franc, son âme et bonne ;
Pourtant quand je la vois, je reste tout trembiant!
Comment lui dire, hélas, ce que je n'ose même
Me répéter tout bas? Pour elle cependant
Je ne suis, ô douleur, que ce qu'est un passant!
Elle a quinze ans, celle que j'aime.

Pourquoi ne suis-je pas le doux souffle du vent
Qui dans ses longs cheveux se joue et les caresse?
Ou le velours jaloux qui décore souvent
Le cou marmoréen de ma chaste déesse?
Car je suis son esclave, elle l'ignore, hélas!
Et mon cœur trop craintif, n'ose pas à soi-même
Raconter sa souffrance : elle, ne m'aime pas!
Elle a quinze ans, celle que j'aime!

Mon cœur seul sait son nom, nul ne le connaîtra ;
Je souffre sans parler de crainte de lui déplaire.
Mais dans un songe d'or, toujours m'apparaitra
Son image si pure, et moi je dois me taire!
Mon âme un jour peut-être à son âme dira
L'amour qui la remplit de bonheur et sa peine!
Alors par son amour mon tourment finira.
Elle a quinze ans, celle que j'aime.

Charles Abgot.

Vingt-quatre centimes (moins de cinq sous)! Telle était un soir toute la fortune de deux exilés à Bruxelles.

En Belgique, le prix du verre de faro est partout de douze centimes. Ils avaient tout juste de quoi boire chacun leur verre.

Comme ils s'asseyaient, Berru, qui cause volontiers, vit sur la table d'un voisin une chope où moussait une bière plus brune que le faro.

—Qu'est ce que vous buvez donc là? fit il.

—De la bière de Diest.

—Est-ce le même prix que le faro?

—Sans doute, dit le voisin, sans prendre garde à tout ce que cette question cachait de soucis économiques.

On servit les deux verres qui furent bus de confiance. Au moment de partir, Berru tendit à la servante ses vingt quatre centimes.

—Ce n'est pas assez, dit la servante.

—Comment! balbutia Berru effaré.

—Il s'en faut de 4 centimes.

—C'est donc plus cher que le faro?

—De 2 centimes.

—Vous êtes sûre?

La servante le regarda.

—Très sûre, dit-elle.

—Alors, murmura Berru, je vous dois encore....

—Quatre centimes pour les deux verres.

Berru garda le silence. Le représentant du peuple (peut-être Demosthène Olivier) baissa la tête.

—Nous ne les avons pas, dit Berru.

La servante les considera avec surprise, puis avec compassion.

—C'est bon, dit-elle, ce sera pour une autre fois.

Et les deux proscrits s'en allèrent, laissant en gage la parole d'un représentant du peuple, et la Republique française endettée de quatre centimes dans un pauvre cabaret belge.

Charles Hugo.

☞ C'etaient trois Américains

La scène se passe à la pâle lueur d'une lanterne, dans un wagon du chemin de fer du Pacifique.

Le premier voyageur.—Il faut avouer qu'il y a aujourd'hui un pillage déplorable des fonds publics.

Le second voyageur.—Où voyez-vous cela!

Le premier voyageur.—Mais cela est patent, et le malheur pour notre belle république, c'est qu'il y a longtemps que cela dure.

Le troisième voyageur.—Vraiment, monsieur?

Le premier voyageur.—Certainement et je choisirai un exemple entre mille. Vous connaissez fort bien M. X***, qui, était paymaster général à telle époque. Eh bien! il a présenté au gouvernement une note de $70,000 pour un pont qui ne lui avait coûte que $3,000, et le gouvernement lui a compté la somme.

Le second voyageur.—Ah bah! alors, cela ne prouve qu'une chose, c'est que M. X***, est un homme adroit.

Le premier voyageur.—Comment, un homme adroit! Mais c'est un vol qu'il a commis, et c'est nous, le peuple qui, payons.

Le troisième voyageur.—Cela est très vrai. Il y a vol, et vol de confiance. Mais, monsieur, vous qui blâmez si énergiquement l'acte si blâmable en effet de M X*** permettez moi de vous faire une petite question. Si vous aviez été à la place de M. X***, auriez-vous fait ce qu'il a fait?

Le premier voyageur, après un instant d'hésitation :—Certainement que j'aurai fait ce qu'il a fait, si j'avais été à sa place ; mais je ne suis pas à sa place, or c'est précisement pour cela que je me plains.

Le deuxième voyageur.—Alors, plaignez vous de n'être pas paymaster, mais ne vous plaignez pas des voleurs.

Nous écoutions, nous avons traduit, c'est à vous de tirer la moralite.

Pierre Cauwet.

BOUTADES.

L'homme est le plus beau défaut de la nature [pensee d'une femme sensible].

La femme est la maladie de l'homme [pensée d'un homme marié].

La vie est une escarpolette sur laquelle le destin nous balance à son gré.

Les voleurs mettent la main sur tout, excepté sur leur conscience.

La fortune a une roue : est-ce pour indiquer qu'il faut être roué pour devenir riche?

Le son se vend au litre ; il y a aussi la cadence qui sert à mesurer le son.

Entre deux vins l'ivrogne balance.

On est généralement la coqueluche d'une femme jusqu'à ce qu'elle vous prenne en grippe.

L'insouciance est le parapluie qui garantit l'homme des averses du malheur.

La sécheresse d'une femme est une police d'assurance contre l'incendie.

Il y a des écrivains qui répandent sur leur style de vernis de l'elégance ; il y en a d'autres qui ne le mettent que sur leurs bottes.

Pour la plupart le mariage est un gelée de grosseilles qu'on a oublié d'edulcorer.

La chimie compose et décompose les corps, mais elle ne les extirpe pas.

Une belle femme sans amour, c'est un corset sans contenu.

En général, le cœur des femmes est le portefeuille des convoitises de l'homme.

LA FIANCEE.

—Pourquoi gémir, ô jeune fille,
A l'âge où l'on chante l'amour?
Pourquoi pleurer?... la fête brille
Là-bas, comme un reflet du jour!

—Hélas! on m'a dit : De tes charmes
Un riche vieillard s'est épris :
Epouse le, sèche tes larmes ;
La fortune seule a du prix!

—Enfant, je devine à ta plainte
L'angoisse de ton pauvre cœur!
Tu rêvais une jeune étreinte,
Pour de l'or on vend ton bonheur.

—J'aimais!—il m'aimait—un poète
Aux blonds cheveux comme Werther...
Sa voix avait des chants de fête,
Son regard était un éclair!

On l'a chassé d'ici—mon père
A souri de mon désespoir!
Sans retour, ma joie éphémère
A fui—je ne dois plus *le* voir!

On m'a dit encore que sans crime
Je ne pouvais songer à lui...
A l'Eglise, triste victime,
Je dois m'immoler aujourd'hui!

Aussi j'ai choisi l'heure sombre
Où tous les fronts semblent pâlis.—
Nul au moins ne verra dans l'ombre
Les pleurs dont mes yeux sont remplis.

Entendez-vous la cloche sainte?
C'est l'heure!—Ils viennent me chercher...
Voici mon fiancé.—La crainte
Brise ma force!—Où me cacher?

Dieu juste et bon, faites moi place
Dans le ciel des vierges, mes sœurs!
Pitié, Seigneur, mon sang se glace!
O mon poète, adieu! je meurs!

Georges Olivier.

Un petit garçon avait été prévenu par sa maman que, si jamais il avait besoin de quitter le salon ou la salle à manger pour... quelque choses de pressé, il devait dire qu'il voulait aller se promener, et ne pas appeler les choses par leur nom. Un soir, devant une assez nombreuse compagnie, à table, notre pauvre bébé s'oublie et vient tout penaud trouver sa mère.

—Qu'as tu! lui demande celle-ci.

—Maman..... maman, répond le bébé les larmes aux yeux, j'ai été me promener dans mon pantalon.....

☞ La fortune a une roue : est-ce pour indiquer qu'il faut être roué pour devenir riche?

J. P. SARRAZIN,

Manufacture de Tabac à la vapeur

Nos. 91 et 93, encoignure Chartre et Conti,

Nouvelle-Orleans.

IMPORTATION directe de Pipes Françaises, Allemandes et Anglaises. Toujours en mains un bel assortiment de tabac en feuilles pour cigarres, ainsi qu'un choix des plus complets de Cigarres du pays, et de la Havane. Nos cigarres de la Havane sont d'importation directe et des marques les plus favorisées.

Le soussigné informe ses amis de la campagne qu'il a toujours en mains un excellent stock de

Tabac a fumer et a chiquer,

prêt à être délivré sur commande. Ses

PIPES DE MEARSHUM,

de racine de Bruyère, de Caoutchouc et de la terre, ne peuvent être surpassées à la Nouvelle-Orléans quant aux prix et aux qualités. Ses anciennes et nouvelles pratiques trouveront un grand avantage en visitant sa manufacture à vapeur, ainsi que ses salles de vente. Elles sont très connues en Louisiane et dans les autres Etats, et défient toute compétition.

27 fév. '69.—1a. J. P. SARRAZIN.

AVIS.

LE soussigné a l'honneur d'informer ses amis et le public en général, que le onzième jour du présent mois, il ouvrira de nouveau, au village de Vermillonville, son institution, dans laquelle il se propose d'enseigner :

La langue française, la langue anglaise, la rhétorique et la composition dans ces deux langues, la géographie ancienne et la moderne, la sphère, l'histoire générale, la mythologie, ainsi que les mathémathiques élémentaires comprenant : L'Arithmétique, la Géométrie, la Trigonométrie rectiligne et sphérique et l'application de l'Algèbre à l'Arithmétique et à la Géométrie.

CONDITIONS :

Pour la pension et l'enseignement par session de 10 mois : $180, payables $90 lors de l'entrée de l'élève et $90 six mois après.

EXTERNES.

Pour la langue latine, la langue française et la langue anglaise $7 par mois.

Pour la langue française et la langue anglaise $4 par mois.

Aucune déduction ne sera faite pour toute absence qui durera moins d'un mois.

Les objets de literie seront fournis par les parents.

La discipline sera douce et paternelle et exempte de toute punition corporelle de quelque nature qu'elle soit.

N. B. Afin de faciliter les parents qui voudront bien lui confier leurs enfants, il prendra, au prix courant, chevaux domptés ou non domptés, vaches laitières ou farouches, bœufs de tire ou de boucherie, moutons, cabris, graisse, etc., etc., etc.

ALCEE JUDICE.

Vermillonville, le 9 Janvier 1869.

L. E. SALLES.

JUGE de Paix et Notaire Public, dans et pour la Paroisse Lafayette.

Vermillonville, 27 fev. 1869.